

M.D. Jastrebic

LE NOM DE LA NUIT

ROMAN

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© M.D. JASTREBIC

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.

À la mémoire de Zoran Jaric (1965-2011)

Chapitre I

Un peu avant le coucher du soleil, un éclair, telle une épée d'or, déchira le ciel. Ensuite, le bruit du tonnerre, ressemblant au hurlement d'un fauve enragé, retentit au-dessus de la ville. Finalement, le vent et la pluie commencèrent ensemble à répandre la terreur dans les rues.

En quelques secondes seulement, les arbres et les feuilles jaunes furent noyés sous des millions de gouttes d'eau. Les murs gris délabrés des bâtiments s'obscurcirent, les rues pleines d'ordures se transformèrent en serpentins de ruisseaux capricieux, et le ciel s'assombrit - même s'il ne faisait pas encore nuit.

Quelque part à Saint-Ouen, banlieue parisienne, dimanche soir, année 200...

Le Bar Brasserie Biron se situait au carrefour de rues qui menaient vers la banlieue. C'était un bâtiment de faible hauteur, dont la porte vitrée était encadrée de petites lampes multicolores clignotantes. Le lieu contrastait avec la léthargie partielle des environs, et même quand le temps devenait mauvais, les bars comme celui-ci étaient pleins d'excités, de nationalités et d'âges différents. Tout ce monde arrive - en général - par les petites rues alentour.

La rue principale reste peu éclairée, et dirait-on, déserte. Mais, patience.

Quand tous les lampadaires s'allument et les panneaux publicitaires étincellent, la lumière aura raison de l'obscurité dans ce quartier sombre.

L'orage hurla encore une heure. Peu après, il s'adoucit. Mais un nouvel assaut arriva bientôt, plus fort que le précédent.

À plusieurs reprises, l'ambiance laissa présager l'accalmie, mais la pluie continuait, le vent forcissait.

Vers minuit, la porte du bar s'ouvrit et deux personnes sortirent en courant. En hâte de gagner d'abord le trottoir opposé, elles continuèrent à descendre la rue au pas de course, bravant une nuée d'obstacles mouvants - ordures, papiers ou sacs plastiques – tourbillonnés par le vent et trempés par la pluie. Une des deux s'arrêta et l'autre fit de même ; elles se rapprochèrent pour ne faire plus qu'une, pour quelques instants.

Ensuite, se prenant par les bras, elles s'écartèrent, et l'entité ainsi formée commença à tourner – tout d'abord très doucement, ensuite plus vite ...

et plus vite, et

plus vite,

et encore plus vite... telles les hélices d'un avion autour de leur axe !

La pluie et le vent se déchaînaient, mais cela ne paraissait pas trop gêner les acteurs de cette scène bizarre. D'ailleurs, dans la tempête de papiers qui volaient, ils ne formaient qu'un objet supplémentaire, apparemment en parfaite harmonie avec l'ambiance.

Y avait-il une autre signification à ce rituel mystérieux qui défiait l'orage ?

Ou n'était-ce qu'une danse sombre sous la pluie ?

Même de tout près, il aurait été impossible de le deviner, car le hurlement épouvantable du vent couvrait les voix.

Si, pour quelque raison inexplicable, quelqu'un se trouvait encore dehors, il aurait distingué dans la lumière des éclairs, un grand jeune homme aux cheveux noirs et une jeune fille, plus petite, aux longs cheveux bruns, tous deux âgés d'une vingtaine d'années.

La fille fit signe au jeune homme de s'arrêter, se retourna et se précipita vers un escalier, et y grimpa quelques marches. Puis elle se tourna plusieurs fois sur elle-même, les mains levées très haut vers le ciel. Quelques mèches de ses longs cheveux résistaient toujours de manière étrange à la pluie et continuaient à voler au vent, le reste de sa chevelure étant plaqué sur ses épaules.

Soudain, elle s'arrêta un moment, glissa la main dans une de ses poches, puis à nouveau les bras en l'air, elle tenait cette fois un petit objet.

En bas de l'escalier, où se situait le jeune homme, c'était un objet informe, mais de près, on distinguait une petite fleur. Sous le soleil, elle aurait peut-être pris des couleurs différentes, mais dans les ténèbres, encore une fois coupées par un éclair jaune, on voyait scintiller ses pétales mi-gris mi-violet, tandis que la fille tenait tendrement dans ses doigts la tige vert sombre pour empêcher le vent de l'emporter.

La fille se pencha et posa doucement la plante devant elle.

Comme si elle ne voulait pas perdre son temps, la fleur commença son voyage vers le bas, se noyant dans la multitude de feuilles qui glissaient doucement sur l'escalier, noyées sous la pluie.

D'abord, elle paraissait avancer très lentement, mais avec persévérance, louvoyant doucement à gauche et à droite et comme pour éviter adroitement les obstacles de branches d'arbres ou d'ordures accumulées, trop lourds pour que l'eau puisse les déplacer.

Soudain, elle prit de la vitesse, dépassa le flot des autres feuilles et se fraya un chemin. Un nouvel éclair colora le ciel. Pendant ce temps, le jeune homme attendait, silencieux, au pied de l'escalier. En s'approchant de son but, la fleur accéléra et maintenant elle fonçait, portée par une énergie invisible.

Finalement, elle ralentit, comme un bateau qui s'approche de l'embarcadère, conduit par un navigateur expérimenté qui mesure attentivement l'angle d'accostage et adapte sa vitesse, ou tout simplement qui connaît bien le port où il arrive. Elle s'arrêta à la dernière marche, tout près du pied du jeune homme.

La fille s'assit sur la rampe de l'escalier et glissa. Le jeune homme l'accueillit dans ses bras, saisit sa main et, ensemble, ils se mirent à courir, au milieu de la chaussée.

Soudain, une lumière pâle des phares d'une voiture surgit au bout de la rue comme arrivant de nulle part.

Ni les bruits du moteur ni ceux des pneus ne pouvaient être perçus, car le vent hurlait et la pluie ne cessait pas, mais le véhicule dévala la pente sans pitié vers le bas. À l'évidence, le chauffeur en avait perdu le contrôle, au moins pour quelques secondes, car bien que la voiture essayât d'éviter les trottoirs, elle frôla d'abord celui de droite puis celui de gauche.

Sans hésiter, le jeune homme poussa la fille vers le trottoir et s'y jeta ensuite lui-même, en heurtant violemment le béton. L'automobile passa, sans aucune intention de s'arrêter, laissant les deux promeneurs nocturnes dans les ténèbres, sous le vent et la pluie.

On entendit encore un coup de tonnerre.

– Rien de cassé ? demanda le jeune homme.

La fille, allongée jusqu'alors sur le trottoir, bougea doucement et s'assit, posant la tête sur son épaule.

Ne semblant guère gênés par cet événement éprouvant – même si leurs vêtements devaient être déjà complètement sales et mouillés – ils restèrent assis sur le trottoir, encore quelques minutes, sans bouger, sans parler.

Puis, ils se levèrent habilement, et coururent de nouveau !

Ils atteignirent le sommet de la rue et s'arrêtèrent devant la porte d'un ancien bâtiment. La fille se jeta dans les bras du jeune homme.

Deux corps qui n'en formaient qu'un franchirent le seuil et se trouvèrent dans un couloir sombre. Un ancien ascenseur grinçant les amena au sixième étage et les déposa devant la porte d'un appartement. Le jeune homme tourna la clé, invitant sa compagne à entrer.

– On est arrivés finalement ! (La fille était encore hors d'haleine. Elle resta debout un instant puis s'effondra sur un fauteuil en toile.)

– On s'est amusés... plus que l'on ne s'y attendait, constata le jeune homme en cherchant à tâtons l'interrupteur.

– N'allume pas, Emmanuel, je me sens mieux ainsi.

– Pardon, je l'avais oublié. Il faut quand même qu'on y voie un peu. Je vais allumer la lampe.

– On ne peut pas changer l'humeur de la nature !

Elle se leva brusquement et saisit la main du jeune homme qui s'approchait de la lampe.

–Le ciel est très sombre cette nuit, ne l'as-tu pas remarqué ?

Confus, Emmanuel regarda par la fenêtre.

– On vient juste d'en sortir, Leila... Pourquoi regarderais-je l'orage encore une fois ?

– Regarde, toute sa colère est tombée sur la ville cette nuit. Et sur nous. Aux temps anciens, les gens croyaient qu'un démon existait là-haut, qu'il les punissait s'ils avaient commis un péché. Alors, ils juraient de ne jamais recommencer et priaient le démon de leur pardonner.

La voix de la fille était assourdie et mystérieuse. Elle se tut un instant puis demanda :

– Crois-tu aux démons, Emmanuel ?

Le jeune homme esquissa une grimace bizarre, comme s'il ne comprenait pas le sens de cette question. S'approchant du fauteuil, il s'assit sur le parquet et posa sa tête sur les genoux de la fille.

– Je t'ai déjà dit que chaque homme cache un peu un démon en lui. Son alter ego. Dans ce sens, j'y crois, peut-être.

– Donc, tu en as un, toi aussi, quelque part très profondément en toi ? A-t-il essayé de sortir parfois ?

– Très compliqué de le savoir, Leila. Généralement il est très difficile de s'observer soi-même objectivement. Vraiment, je ne sais pas si j'ai jamais été malfaisant envers quelqu'un.

Approchant la tête très près de la sienne, elle glissa tendrement les doigts à travers ses cheveux mouillés. Sa voix chuchotait encore.

– C'est très bien que tu essaies d'être sincère.

– Mais d'où te viennent soudain toutes ces pensées sombres ? Si c'est à cause de l'orage, ne t'inquiète pas, il n'y sera plus au matin.

Comme si ces mots n'étaient pas encourageants ou tout simplement comme si elle ne les avait pas entendus, Leila resta pensive.

– Les choses ne sont pas simples ici. On a passé une belle soirée, sans aucun doute. Mais nous étions imprudents, aussi. Avec du recul, j'ai l'impression que le ciel ne cessait de nous envoyer des messages à travers le hurlement du vent et l'épouvantable vacarme de la pluie. Mais nous, nous ne nous en sommes pas rendu compte.

– J'aimerais que tu sois un peu plus claire. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Oh, pas grand-chose, un peu de philosophie, c'est tout. Je suis inspirée par cette pluie.

Elle lui fit comprendre qu'elle voulait se mettre debout. Il bougea suffisamment pour lui laisser le passage. S'approchant de la fenêtre, elle observait de grosses gouttes d'eau qui battaient impitoyablement la vitre.

– L'écrivain Herman Melville a dit que la contemplation de la mer l'invitait à la méditation. « La méditation et l'eau sont mariées éternellement », a-t-il écrit dans « Moby Dick ». Mais, comme tout le monde le sait, la méditation et la pluie sont mariées... éternellement.

– Intéressant, murmura Emmanuel.

– En fait, je voulais te dire que...

À ce moment, Leila grimaça. Ses mains s'approchèrent de son visage et elle éternua quelques secondes plus tard. Son « atchoum » retentit dans la chambre.

– On a exagéré sans doute, soupira le jeune homme. Je vais t'apporter une serviette.

– Non, non, dit-elle. Apporte-moi autre chose. J'ai une petite bouteille verte, dans la poche de mon manteau. C'est la chose dont j'ai besoin en ce moment.

– Très bien. Mais je dois allumer dans ce cas.

En s'approchant du canapé dans la salle de séjour, Emmanuel aperçut le manteau qu'elle y avait jeté. Il le prit et commença à en fouiller les poches. Il y avait quatre poches extérieures, deux en haut, deux en bas, et une poche à l'intérieur.

– Je n'ai rien trouvé, dit-il après avoir tout fouillé. De quoi s'agit-il, en fait ?

– C'est un médicament contre la rhinite allergique. J'ai des problèmes avec ça, de temps en temps.

– Rhinite allergique, Emmanuel répéta, confus. Jamais entendu parler.

– Cherche encore, je t'en prie. Je dois le prendre, immédiatement. C'était dans une de mes poches, c'est sûr, mais j'ignore dans laquelle.

Mais Emmanuel secoua la tête.

– Désolé, toutes les poches sont vides. Pourtant, je vois que celle de gauche est ouverte. Peut-être que la bouteille se trouvait là et que tu l'as perdue.

– Oui, c'est possible...

Elle fouilla le manteau à son tour.

– Je comprends ce qui s'est passé.

Elle tourna les yeux vers lui.

– C'était certainement pendant notre rencontre avec la voiture. Je n'y vois pas d'autre explication.

Emmanuel enfila rapidement son manteau mouillé et ajouta :

– Reste là, je vais la chercher. Je reviens tout de suite.

Dehors, il pleuvait toujours impitoyablement. De grosses gouttes d'eau qui frappaient fortement les ruisseaux des rues, formaient d'autres flaques.

Il arriva sur le lieu où l'accident s'était produit. Mais chercher une petite bouteille à cet endroit complètement sombre, revenait à chercher une aiguille dans une botte de foin. Penché, il fouilla les déchets, les tournant dans tous les sens et, presque enragé, déchira quelques papiers. Ensuite, plutôt par désespoir, il commença à dégager avec le pied tout ce qu'il voyait sur le pavé, feuilles, papier journal ...mais ne trouva rien de semblable à une quelconque petite bouteille verte. La recherche fut vaine. Si c'était là que le médicament avait été perdu, il était impossible de le retrouver dans cette nuit.

Il aperçut une lumière, un peu plus loin dans la rue. La croix verte allumée indiquait une pharmacie de garde. Il s'essuya les mains sur ses pantalons, et continua vers la cible entrevue.

À bout de souffle, il arriva près de la pharmacie. Elle semblait fermée, mais une lumière provenait de l'intérieur. La porte vitrée s'ouvrit devant Emanuel, l'invitant d'entrer. Un homme âgé, pas trop grand, se tenait au comptoir. Il semblait réfléchir profondément.

– Bonsoir, dit Emmanuel, j'ai besoin d'un médicament... quelque chose... contre la rhinite allergique.

L'homme leva la tête et dévisagea le jeune homme de la tête aux pieds, mouillé, comme surpris de voir quelqu'un qui cherchait une chose pareille en pleine nuit. Sans rien dire, il se tourna et disparut derrière un rideau, laissant son client attendre nerveusement son retour.

Le pharmacien revint vite, mais Emmanuel eut l'impression qu'une éternité s'était écoulée.

– Trois euros, dit l'homme à la blouse blanche.
N'attendant pas le reçu, le jeune homme saisit rapidement le médicament et fila dans la rue.

Le retour fut plus rapide que l'aller. Il ne fallait pas perdre de temps. Emmanuel se disait que Leila se tourmentait certainement.

Fatigué et trempé jusqu'aux os, il attendit l'ascenseur. Peu après, il se trouva au sixième étage et mit la clé dans la serrure de son appartement.

– Je suis là, Leila ! cria-t-il en ouvrant la porte.

Dans le vestibule, il jeta négligemment son manteau mouillé. Le vêtement rata la penderie et tomba sur le sol.

Cependant, personne ne lui répondit. Un sentiment étrange le pénétrait. Il s'attendait que Leila se trouvât derrière la porte de l'appartement et qu'elle l'attendît impatiemment, peut-

être épuisée par sa difficulté à respirer. Peut-être aussi fâchée, parce qu'il n'était pas revenu plus tôt ?

Un silence absolu régnait dans l'appartement. Le couloir derrière la porte était vide, la petite salle à manger et la cuisine aussi. Inquiet, Emmanuel se dirigea vers la salle de séjour, espérant que son mauvais pressentiment disparaîtrait très vite. Il ouvrit la porte et observa la scène.

La salle de séjour était vide, ou plus exactement, rien ne manquait, ni là, ni dans les autres pièces. Le lit vétuste, la commode, les fauteuils, la table... tout était là, sauf Leila. Un petit espoir subsistait, qu'elle fût aux toilettes où elle essayait peut-être de vaincre la rhinite, mais cet espoir disparut aussi rapidement qu'une bulle de savon. Les toilettes étaient vides aussi.

Ce n'était pas la peine de chercher davantage. Il était tout seul dans son appartement. Désespérément, il ouvrit la fenêtre et sortit la tête, regardant dans les deux directions où menait la rue. Mais la rue était vide aussi. Il eut l'impression que le vent se mourait et qu'il ne pleuvait presque plus.

– LEEILAAAA !!! hurla-t-il à s'arracher la gorge, mais il n'entendit que sa propre voix retentir quelques rues plus loin et lui revenir, tel l'écho d'une montagne.

Et la pluie s'arrêta complètement, comme si elle avait fini de jouer son rôle complice dans ce mystère.

Chapitre II

Peu optimiste, le jour au-dessus de Saint-Ouen fait lentement ses premiers pas et transforme le futur en présent.

Les nuages ont accaparé le ciel, égoïstement, laissant peu d'espace au soleil matinal.

Un peu plus bas, la brume grise ne semble pas plus généreuse.

La nuit orageuse ne cède pas facilement la place aux premiers signes de lumière.

Laurent Gillet, quinquagénaire chauve, policier au commissariat de Saint-Ouen, concentra son attention sur l'ordinateur et le travail interrompu. Puis, amicalement, il leva les yeux vers le jeune homme.

-Quel bon vent t'amène, Emmanuel ?

Le jeune homme se tortilla sur sa chaise.

– Je suis désolé de ne pas être venu avant... Mais tu le sais bien, je suis très occupé.

– Oui, je le suppose. Mais j'ai entendu dire que tu progresses très bien à la faculté.

– Je réussis bien les examens, c'est vrai. Même si... j'ai toujours l'impression que je pourrais faire mieux.

Le policier observa le jeune homme avec un regard interrogatif.

– Ta visite ici n'a certainement rien à voir avec tes examens ?

– Oh non ! Il s'est passé quelque chose. En effet, j'ai vécu une expérience très étrange.

– Je t'écoute...

Emmanuel poussa un soupir profond.

– Ma petite amie et moi, nous étions à la brasserie Biron la nuit dernière,... presque jusqu'à minuit. Au départ, nous n'avions pas l'intention d'y rester si longtemps, mais comme tu l'as vu, hier, le temps ne nous était pas favorable. C'est alors qu'elle a dit que la pluie lui donnait des idées et que nous devions sortir et, nous abandonner complètement à l'orage. Elle a ajouté:

« Ce sera une expérience inoubliable ». Et elle avait raison, mais seulement jusqu'au moment où un automobiliste est arrivé à toute allure. Nous ne l'avons aperçu que quand il était tout près. Il n'a pas fait d'appel de phares ni klaxonné. Il te semble peut-être que je parle trop. Mais écoute-moi attentivement, souffla Emmanuel.

Et il raconta tous les détails de son aventure de la veille avec sa petite amie, en terminant par sa disparition. Puis il se tut, se demandant ce qu'il fallait dire de plus.

Laurent eut un regard froid de serpent. Était-il inévitable qu'un policier soit toujours soupçonneux même quand il s'agissait d'un ami ?

– Quelque chose ne va pas ?

– Tout va bien. Donne-moi son nom et son prénom, murmura Laurent.

– Elle s'appelle Leila... je ne connais pas son nom.

– Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

– Depuis une semaine...

– Une semaine ? Tu sais où elle habite, ce qu'elle fait dans la vie, si elle a un emploi ?

– En effet, je ne la connais que très peu. J'ignore où elle habite et je ne sais pas où elle travaille. Elle n'a pas de téléphone portable. Nous nous sommes vus quatre fois. Elle m'appelait toujours d'une cabine téléphonique.

Laurent fronça les sourcils.

– Alors, je vais poser autrement mes questions. Tu ne sais ni où elle habite ni où elle travaille. Quelles sont les informations que tu pourrais me donner à son sujet ?

– Elle m’a expliqué qu’elle était algérienne.

– Bon, ça, je m’en doutais. Et ensuite ?

– Elle m’a raconté quelques souvenirs de son enfance. Je ne pense pas que cela pourrait t’aider.

– Donc, tu veux que j’essaye de la retrouver ?

– Oui.

– Mais peut-être qu’elle reviendra, ou qu’elle t’appellera.

Attends un peu.

– Je ne sais pas. J’ai un sentiment étrange que je ne peux décrire. Il y a quelque chose d’inhabituel dans cette histoire. Mais je ne sais pas exactement quoi.

– Tu tiens vraiment à elle ?

– Oui. Beaucoup.

Ils se turent tous les deux, un instant. Laurent déboutonna un peu sa chemise, car il régnait une chaleur insupportable dans la pièce. Emmanuel poussa un soupir et tira sur le col de son tricot. Son ami s’agenouilla et sortit une bouteille de citron « Perrier ». En plus d’être soupçonneux, la qualité d’un bon policier est de ne jamais se laisser surprendre.

Emmanuel prit le verre et but quelques gorgées.

– Merci, murmura-t-il.

– Dis-moi, vous vous êtes disputés ?

– Pas du tout. Tout s’est passé comme je te l’ai décrit.

– Aviez-vous l’intention de passer la nuit ensemble ou non ?

– Bien sûr... que oui.

– C’était seulement ton désir ou c’était aussi le sien ?

– On voulait ça tous les deux, dit Emmanuel, cependant il doutait déjà de ses paroles. Mais si tu insinues qu’elle a eu peur

devant cette idée et que c'est pour ça qu'elle s'est enfuie, tu te trompes. Nous avons fait l'amour une fois. Donc ça n'aurait pas été la première fois.

– Saurais-tu au moins me dire quel âge elle a ?

– 20-21 ans, je pense.

Laurent se leva brusquement et jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre. Puis il se retourna vers son visiteur.

– Dans ce cas, il faudra attendre 48 heures si tu veux que la police la cherche. Elle est majeure. La France est un pays libre et chacun a le droit d'aller où il veut. Peut-être qu'elle est tout simplement rentrée chez elle.

– Tu ne trouves rien de bizarre dans cette histoire ?

– Oh, je n'ai pas dit ça.

Laurent était pensif. Il se frottait doucement le front.

– Que sais-tu à propos de ce rhume de ton amie, ce malaise qu'elle a senti ? Est-ce que cela s'était déjà produit, lorsque vous étiez ensemble, au moins une fois, une autre fois qu'hier soir ?

– Non, dit le jeune homme un peu involontairement.

Il savait que ce renseignement n'était pas en faveur de son histoire.

– Donc, hier soir, c'était la première fois. Elle a suffoqué et toi, tu es parti très vite à la recherche du médicament. Et quand tu es revenu, elle n'était plus là.

– Oui... on pourrait dire comme ça.

Laurent secoua la tête.

– Que veux-tu que je te dise, mon cher Emmanuel ? Ce n'est pas dans les compétences de la police de réconcilier les gens, de renouer les liaisons romantiques interrompues, tu comprends ? Notre boulot,... eh bien, tout le monde sait ce que c'est. Des plus petits délits... jusqu'aux plus grands crimes. Mais dans tout ce que tu viens de me raconter, eh bien, sincèrement, je ne vois aucun élément qui relève du travail de

la police.

– Mais imagine qu’il lui soit arrivé un malheur ou qu’elle ait été enlevée...

– Je t’ai déjà dit, ton histoire est intéressante. Mais tu l’avoues toi-même, tu la connaissais à peine. Pourrais-tu la décrire ? Je rédigerai une note et j’attendrai que quelqu’un qui la connaît mieux que toi vienne signaler sa disparition. Dans ce cas, ton information sera utile.

L’image de Leila passa devant les yeux d’Emmanuel. Elle lui paraissait toujours la même, attrayante, en tout point.

Il se sentit excité par le fait qu’il allait la décrire.

– Elle mesure à peu près 1 m 68 ou 1 m 70. Elle a de longs cheveux bruns, les yeux marron et le teint foncé... Une Maghrébine typique. Et elle est très belle.

Laurent sourit en entendant les derniers mots.

– J’ai tout noté. Maintenant, rentre chez toi et repose-toi. Tu vas me laisser ton numéro de téléphone, que je puisse te contacter. Et, qui sait, peut-être que demain, tu auras une autre vision de tout cela.

Emmanuel dicta très rapidement ses numéros de téléphone, fixe et portable. Puis il murmura discrètement « merci » et quitta la pièce.

Quand il fut dehors, il préféra ne pas rentrer immédiatement chez lui. Il était plus agréable de marcher dans les rues, observer les gens, éviter d’être seul.

Emmanuel arriva au coin de la rue du Dr Bauer, dans laquelle il habitait. Épuisé, alors qu’il n’était que 10 heures du matin, il marcha à côté de quelques épiceries et s’arrêta devant une boutique. Dans le reflet de la vitrine, il aperçut son visage, ainsi que sa silhouette complète dans un grand miroir qui se trouvait à l’intérieur. Ce reflet respirait celui d’un grand jeune

homme musclé, aux épaules larges. De plus il avait (du moins le pensait-il) la parole facile, et du succès quand il s'agissait des filles (là-dessus, il n'avait aucun doute). Un succès qui le remplissait de confiance.

Mais Emanuel savait qu'il n'était aussi qu'un amas de contradictions, mais on l'est tous un peu, se rassurait-il.

Soulevant les feuilles jaunâtres, le vent devenait plus fort. Emmanuel arriva à l'endroit précis où lui et Leila avaient rencontré l'automobile, la nuit précédente. Essoufflé, il s'arrêta et observa le tapis jaune de feuilles mortes qui s'étendait sur une vingtaine de mètres. La nuit, l'obscurité avait caché le médicament perdu et la pluie et l'orage avaient empêché la recherche. S'il essayait maintenant, cela serait peut-être plus simple! Il aperçut quelques garçons en train de jouer dans un coin. Un peu plus loin, cinq ou six autres adolescents discutaient, adossés contre un mur. L'idée qu'ils pourraient l'aider lui traversa l'esprit.

– Hé, les gars, cria-t-il, vous pouvez m'aider ? Je vous donnerai de l'argent pour le chocolat.

Les garçons interrompirent leur jeu et l'entourèrent. Âgés de 12 à 14 ans environ, on pouvait facilement deviner, en les observant, que la rue était leur seul foyer.

– Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda l'un d'entre eux.

– On cherche une petite bouteille verte, expliqua rapidement Emmanuel. Je l'ai perdue hier soir. Elle devrait se trouver quelque part ici, probablement sous les feuilles.

Sans poser d'autres questions, les garçons se dispersèrent et commencèrent à fouiller tout autour, avec leurs pieds ou leurs mains, ne craignant guère de devenir plus sales que les feuilles et la boue. Un d'eux, le plus petit, courut vers ceux de l'autre

groupe, leur fit signe de se joindre à leur recherche et bientôt l'équipe fut renforcée.

Quelques minutes plus tard, un des gamins s'approcha d'Emmanuel. Il tenait à la main un papier mouillé et sali. Un texte imprimé, à peine lisible, figurait dessus. Ce fut à Emmanuel de se salir les mains. Il essuya la surface du papier et des lettres partiellement effacées apparurent.

Il s'agissait d'une invitation, avec le titre « Nous vous présentons la pièce d'Aristophane, l'Assemblée des femmes », écrit en gras au milieu de la feuille, mangée par l'humidité. Le reste demeurait illisible. Il voulut jeter le papier, mais se retint au dernier moment et l'analysa de nouveau.

Ce n'était pas ce qu'il cherchait, mais l'idée que ce papier est un indice lui traversa l'esprit. Pourquoi exactement ? Il fit l'effort de réfléchir de nouveau mais en vain. Il décida quand même de garder le papier et le mit dans sa poche. Puis il jeta un regard autour de lui. Les garçons abandonnaient petit à petit la recherche, et il n'en restait que quelques-uns. Comme la nuit précédente, les nuages obscurcirent le ciel. Venue de loin et mêlée au hurlement du vent, la sirène d'une voiture de police retentit.

Inquiets, les garçons se regardèrent et commencèrent à s'éloigner. Plus persévérant que ses amis, celui qui avait apporté le papier continua sa recherche. Il tenait à obtenir le prix et ne voulait pas partir sans compensation pour l'effort fourni. Il s'approcha d'Emmanuel.

– Je mérite une récompense, je t'ai apporté ce papier.

– Oui, mais ça ne correspond pas aux conditions négociées au départ. Vous n'avez pas trouvé la bouteille, pas d'argent cette fois-ci.

– Ce papier est important pour toi, insista le garçon.

– Important ? répliqua Emmanuel, moqueur.

– Oui, important. Donne-moi de l'argent pour le chocolat.

– Mais toi et tes potes, vous fuyez la police ; tu veux finir en taule juste pour un petit morceau de chocolat ?

La sirène s’approchait de plus en plus.

– Ce papier est important pour toi, sinon tu ne l’aurais pas mis dans ta poche, insista encore une fois le garçon.

Il était petit mais manifestement intelligent. La sirène était maintenant tout près.

Emmanuel fouilla dans sa poche et lui donna les quelques pièces de monnaie qu’il y trouva. Après avoir saisi l’argent, le garçon se retourna et s’enfuit le plus vite possible. Quelques instants plus tard, une voiture de police passa rapidement dans la rue du Dr Bauer, tandis que l’atmosphère grise de l’automne prenait des couleurs de plus en plus sombres.

Emmanuel se tenait là, tout seul.

Assis dans un cybercafé proche de son appartement, Emmanuel buvait un cappuccino chaud. Tandis qu’il naviguait sur Internet, ses doigts tapaient nerveusement sur le clavier usé dont les touches restaient souvent coincées. Une dizaine de visiteurs installés autour du poste juste à côté, attendaient un événement sportif très important pour eux. En vain l’employé du cybercafé manifestait son mécontentement, leur demandant de prendre chacun un poste.

La recherche sur Facebook avançait très lentement. Son point de départ, et pratiquement le seul critère de recherche, était le prénom de la jeune fille : Leila. De nombreux résultats étaient affichés, après qu’il ait cliqué sur le bouton « recherche ». Différentes Leila étaient apparues, souriantes. Beaucoup d’autres étaient inscrites, mais sans photo, certaines restaient cachées derrière leurs lunettes noires. Mais aucune d’entre elles ne correspondait à celle qu’il cherchait.

La recherche sur Yaari n’avait pas donné plus de résultats.

Emmanuel décida d'envoyer un message sur un forum.

Qui sait, peut-être que Leila le verrait et répondrait ?

– Leila, tu dis que la pluie te fait méditer. Est-ce la pluie qui t'a fait changer d'avis ? Tu ne te sentais plus bien à côté de moi et tu as décidé de partir ?

Leila... est-ce que j'ai touché à un interdit ?

Leila,... j'imagine que ce ne sont pas des extraterrestres qui sont venus te chercher et qui t'ont fait embarquer dans leur soucoupe. Mais peut-être que si, et que maintenant ta beauté peut embellir leur planète, comme elle a embelli la terre ?

Leila... il écrivit encore une fois et puis s'arrêta pour réfléchir : que pouvait-il ajouter de plus ?

Mais que veut dire Leila, au juste ? Il ignorait complètement la signification de ce prénom.

Il lança une autre recherche sur Google.

Plusieurs liens s'affichèrent. Sur une des pages, il trouva :

Le prénom Leila trouve ses racines dans les langues sémitiques. Il en existe plusieurs versions, mais les trois lettres obligatoires sont L Y L. Ensuite, on voyait la manière de l'écrire en arabe ou en hébreu. Et sa signification est...

De légers frissons parcoururent son corps. Un texte en anglais expliquait que Leila veut dire *night*.

Nuit !

Avec le temps et l'usage, la signification initiale s'était transformée en *Born at night*, née pendant la nuit, *Darkheared beauty*, la belle aux cheveux sombres ou simplement *Dark beauty*, la beauté sombre.

Quelle coïncidence ! D'une certaine manière, cela lui donnait de l'inspiration. Il lut la page entière et trouva un autre paragraphe intéressant intitulé, *Leila et Majnun*, une histoire d'amour, venant du Proche-Orient. Derrière le lien, un texte plus détaillé ajoutait qu'il s'agissait d'une histoire d'un amour interdit,

comme celle de Roméo et Juliette. Un jeune homme tombe follement amoureux d'une fille nommée Leila. Le père de la fille désapprouve cet amour. Le jeune homme la désire tellement que, loin d'elle, il sombre dans la folie. On lui donne alors le nom de « *Majnun* », ce qui veut dire fou. Si l'on cherchait dans toutes les bibliothèques du monde, on trouverait au moins mille versions de cette histoire.

À ce moment, un hurlement de joie retentit dans la pièce. Un but avait été marqué.

ONE, TWO, THREE, VIVA L'ALGÉRIE !

Très gêné par le bruit, il envisageait néanmoins de continuer sa lecture. Il sortit une clé USB de sa poche et copia la page qu'il lisait.

C'est alors qu'il sentit une vibration dans la poche de sa veste. Son téléphone mobile retentit.

– Emmanuel ? Ici Laurent. Un meurtre a été commis la nuit dernière dans la ville. On a trouvé le corps d'une jeune fille et selon la description, ça pourrait être celle dont tu m'as parlé. Le corps n'a pas encore été identifié. Pourrais-tu venir à la morgue (il lui donna l'adresse). Ou bien j'envoie une voiture pour te chercher... Je suis sur le terrain pour le moment et je pourrais me trouver là-bas dès que tu arrives.

Le jeune homme resta silencieux et pétrifié pendant quelques secondes.

– Emmanuel, tu m'entends ?

ONE, TWO, THREE, VIVA L'ALGÉRIE ! hurlèrent encore une fois les supporters.

– Oui, Laurent... je t'entends. Je viendrai à la morgue. Emmanuel raccrocha et composa immédiatement un autre numéro.

– Stéphane, peux-tu me retrouver à la Porte de Clignancourt dans 15 minutes ?

Chapitre III

Il règne souvent un trafic intense à la sortie de Saint-Ouen

. *La «Complainte à l'heure de pointe»de Joe Dassin n'a*

rien perdu de son actualité. Joe parle de la Place de Clichy ou de la Place de la Bastille, mais la Porte de Clignancourt n'a rien à leur envier.

– Je dois te donner une leçon de politesse, proféra Emmanuel, grondeur. Quand on doit rencontrer quelqu'un qui arrive en voiture, il faut toujours être présent sur le lieu du rendez- vous un peu plus tôt. J'ai dû faire un tour complet pour revenir ici.

– D'abord, indique-moi où nous allons et ensuite, pourquoi tu sembles à bout de nerfs, répliqua Stéphane, sans aucune intention de s'excuser pour son retard.

– Je t'expliquerai tout. Mais d'abord, je te répondrai directement : nous allons visiter une morgue. Es-tu surpris ? Stéphane écarquilla les yeux, mais ne répondit pas, ce fut son regard qui demandait l'explication.

– Tu as bien entendu. La morgue. Maintenant, je te ferai un bref récit de ce qui s'est passé et de la raison pour laquelle nous allons visiter ce sinistre endroit. Conduisant très attentivement à travers l'intense trafic urbain, Emmanuel décrivit à son ami les événements récents.

Puis il enchaîna avec un autre récit.

– Écoute... j'ai un problème dont je ne t'ai peut-être jamais parlé, mais... c'est un problème sans aucun doute et j'en souffre. J'ai des *flashbacks*. Les mauvais souvenirs, une scène ou une conversation désagréable, me reviennent sous forme de

pensées parasites. OK, il paraît que cela n'a rien d'extraordinaire, que cela arrive à tout le monde. Le problème est que ces images me poursuivent pendant très longtemps, ou, si tu veux, elles ne me quittent jamais vraiment. Par exemple, mon grand-père est mort, il y a quelques années. Son cercueil était ouvert et je l'ai vu allongé et habillé de vêtements noirs. Cette scène me revient toujours. Tu comprends, j'en ai assez !

Il frappa très fort le volant de l'automobile.

– J'aurais préféré ne l'avoir jamais vu mort ! Je voudrais avoir d'autres souvenirs de lui ! Mais quand je pense à mon grand-père, aucune autre image ne me vient à l'esprit. La dernière a effacé toutes les précédentes ! Et maintenant, si c'est pour avoir à jamais devant mes yeux l'image d'un autre cadavre, celui de ... mais incapable de prononcer le nom de cette fille qu'il ... aimait ... , les paroles d'Emanuel moururent sur ses lèvres.

– Je comprends ton problème, murmura Stéphane qui suivait attentivement le récit de son ami. Maintenant, calme-toi et conduis prudemment. Nous ne savons toujours pas si cette fille à la morgue est ... Leila.

Arrivé près d'un nouveau rond-point, Emmanuel ralentit et dirigea la Renault vers le milieu du carrefour. Il commença doucement à sortir des embouteillages. Tout en manœuvrant, il observait attentivement dans le rétroviseur les véhicules qui s'approchaient. Il tourna ensuite à gauche, dans une rue adjacente.

Se faufilant de nouveau à travers un petit labyrinthe de passages étroits, la carrosserie bleu argenté arriva finalement dans une rue bien plus large. Emanuel se gara rapidement et coupa le moteur.

Quand tous les deux furent sortis du véhicule, Emmanuel murmura :

– Stéphane, attends-moi ici... Si je ne reviens pas dans dix minutes, ça veut dire que j'ai vomi. Dans ce cas, viens me chercher. Après, nous irons boire un verre.

Il s'arrêta devant la porte d'un hôpital.

On m'a forcé à venir ici ou bien était-ce mon choix ?

Après tout, l'idée de signaler sa disparition était la mienne.

Il ferma les yeux. Il sentit venir une nouvelle image.

Quelque chose de très vague approchait.

L'ombre d'une jeune fille.

Leila était là.

Mais pas celle qu'il connaissait ou prétendait connaître.

Celle-ci n'était ni belle ni séduisante. Ses vêtements ne lui allaient pas non plus.

Il trembla et rouvrit les yeux. Bientôt il verrait un être humain qui n'aurait plus jamais l'occasion de sentir ni joie ni tristesse. Tout le désir qu'il avait éprouvé auparavant se mêlait à des sentiments accablants et écœurants.

Emmanuel aurait eu beau avoir envie de crier, il en aurait été incapable. Sa gorge était sèche comme de la poudre, ses cordes vocales étaient comme nouées.

Cela ne sert à rien d'hésiter, je dois entrer. L'hésitation à un moment pareil est la pire des choses.

Il ouvrit la porte et avança dans un couloir profond où il vit deux hommes, l'un d'eux habillé de blanc et l'autre en un uniforme de policier.

– Tu es arrivé. Viens, nous n'avons pas beaucoup de temps, souffla Laurent.

Dans le silence complet, on pouvait entendre le bruit de leurs pas, tandis qu'ils marchaient vers la fin du couloir où se trouvait une autre porte. Sachant bien ce à quoi il allait bientôt faire face, le jeune homme tentait en vain de cacher sa tension qui s'amplifiait au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la pièce